

d'eau plus cela pèse sans doute, mais moins cela nourrit, car l'animal aura à dépenser ses forces pour séparer cette nourriture & rejeter l'eau inutile. Voilà tout le problème, en quelques mots.

Vos questions sont très bien posées et fort intéressantes à nos lecteurs, sans doute.

E. A. BARNARD.

Sons d'avoine, terres noires.

Un estimé correspondant du cercle agricole de Palmer Road, I. du P. Ed., nous pose les questions suivantes :

A Je puis me procurer facilement des écorces d'avoine qui restent près que la farine en a été extraite. Je veux les utiliser pour la nourriture du bétail; je puis y mêler des patates, du son de blé, voire même du gru. J'ai une bouilloire de 45 gallons, murée de briques, pour y cuire ces aliments. Dans quelle proportion pourrais-je mêler les patates, le son et l'écorce d'avoine ?

a.a. Dans la disette du fourrage, pourrait-on donner cette écorce d'avoine seule, après l'avoir échaudée et salée ?

a.a.a. Ces écorces contiennent-elles quelque substance nutritive ? A notre dernière réunion, nous avons un peu discuté cette question. Les membres du cercle ont ri de moi, quand je leur ai parlé de donner ces écorces d'avoine aux animaux. La fumée qui adhère à cette écorce, quand on sèche l'avoine pour en extraire la farine, tuera nos animaux, ont-ils dit.

B. L'humus ou terre noire que l'on trouve dans les cédrières, à la surface du sol, en couches de 2 ou 3 pouces d'épaisseur est-elle un bon engrais ?

Avant de l'étendre sur le sol faut-la laisser en tas ?

A quelle sorte de terre convient mieux cet engrais ?

S'il est bon, nous en avons des milliers de charges à nos portes.

A. Nous n'avons pas d'expérience au sujet de l'écorce d'avoine. Veuillez en faire l'expérience vous-même. Tout nous porte à croire que c'est un aliment excellent, que l'on peut employer sans danger et dans n'importe quelle proportion, pourvu qu'il soit amolli au moyen de l'eau chaude et mélangé à la nourriture ordinaire, aux patates, etc. Nous conseillons à notre correspondant de faire trois essais distincts; le premier, avec $\frac{1}{2}$ écorce d'avoine, $\frac{1}{2}$ gru ou son, simplement ébouillanté, environ 12 heures d'avance, et mélangé avec les patates bouillies en quantité plus ou moins grande, à volonté; la seconde avec patates, $\frac{1}{2}$ écorce d'avoine, $\frac{1}{2}$ son ou gru, le tout bouilli convenablement et le troisième avec $\frac{1}{2}$ écorce d'avoine, $\frac{1}{2}$ son ou gru ébouillanté et des patates lavées et hachées non bouillies. Dans la nourriture des bêtes à cornes, les autorités ne reconnaissent pas d'avantage à faire bouillir les légumes. Il peut en être différent pour les pores, mais même là-dessus, on n'est point d'accord. Tout le monde admet cependant que les pailles et les sons divers sont rendus beaucoup plus digestibles par la fermentation qui s'établit dans une masse de gros fourrages ébouillantés. Cette fermentation doit cependant être arrêtée avant l'acidulation, surtout pour les bestiaux.

a.a. Nous ne le croyons pas. Puisque cette matière ne coûte rien, vous pouvez en faire l'essai sur un animal ou deux, et de diverses manières. Mais il est impossible que ces écorces données à l'exclusion de toute autre nourriture soit une nourriture complète. Dans un prochain article, nous dirons ce qu'il faut entendre par une nourriture complète.

a.a.a. Les auteurs reconnaissent aux sons d'avoine une valeur nutritive d'environ un tiers de moins que celle du bon foin et du double environ des bonnes pailles ordinaires. Nous ne voyons pas en quoi le grillage donné pour enlever les corticules (que vous appelez écorce) pourrait nuire à la santé des animaux. Essayez, avec prudence et graduellement, et veuillez nous en donner des nouvelles.

Ces matières ont certainement une valeur fertilisante considérable. Si vous pouvez vous en procurer en abondance et à bon marché, essayez dans vos patates, remplaçant trois charges de fumier par une bonne grande charretée de corti-

cules. Vous devriez ainsi doubler votre récolte de patates et enrichir votre terre.

B. Oui, pour les terres fortes ou pour les sables. Egouttez bien d'avance, de manière à faire sécher la terre et faire disparaître les acides que contiennent ces seldrières. Mettez sur place en gros tas pendant la sécheresse et couvrez de branches de cèdres et de manière à empêcher l'eau d'y pénétrer. Vous pourrez ainsi charroyer facilement aux premières neiges. Étendez de suite soit sur vos prairies, soit sur les champs que vous destinez aux patates, au blé d'inde, etc., etc. Vous pourrez ainsi remplacer une charge de fumier par deux charges de bonne terre noire bien drainée et bien asséchée. Mais rappelez-vous que c'est là plutôt un amendement qu'un engrais. Il faut par conséquent mettre du fumier quand même. Mais vous pourrez ainsi économiser un tiers du fumier que vous employez ordinairement. Veuillez essayer et nous en donner des nouvelles.

ED. A. BARNARD.

Nourriture du bétail vs. foin vendu.

Berthier, 27 janvier 1888.

Ces questions d'importance majeure requièrent un travail considérable que nous espérons donner dans le prochain numéro d'avril.

Je me rappelle avoir lu, il y a plusieurs années, dans un rapport de la chambre, que M. Cochrane émettait l'idée suivante : "qu'il n'y avait pas de profits à élever des animaux sur un terrain valant plus que \$50.00 l'acre." Comme le terrain à Berthier vaut de \$80.00 à \$100.00 l'arpent, en général, je me permettrai de vous demander votre opinion dans le *Journal d'agriculture* sur ce sujet, parce que vous rendriez service à plusieurs d'entre nous. J'entends souvent dire à des personnes compétentes que les animaux payent. D'autres prétendent que le foin paye mieux. Afin d'avoir une réponse raisonnée avec chiffres, il faut que je vous donne quelques détails. D'abord, nos terres sont de terre grise. Communément parlant, sans engrais nous faisons en moyenne 150 bottes de foin à l'arpent; d'un autre côté, si j'engraisse une pièce de terre et la mets en patates, puis l'année suivante en grains avec trèfle et mil, je suis certain d'avoir pour plusieurs années de suite 300 bottes à l'arpent. Comme vous voyez, la différence est énorme. Je vous pose cette question pour ma paroisse, parce que le terrain change généralement d'une paroisse à l'autre, de plus, je veux que vous fassiez vos calculs avec un bétail ordinaire.

Encore une fois, une réponse obligera infiniment votre serviteur,
A. MOUSSEAU.

M. Mousseau soulève là un des problèmes les plus importants pour notre agriculture provinciale en général. Ce sont des questions qui nous ont occupé beaucoup depuis plusieurs années et qui méritent la plus grande attention.

ED. A. BARNARD.

Colonie du Nominique.

Un tout petit mot pour relever une légère erreur qui s'est glissée dans la magnifique correspondance de l'honorable M. Beaubien, publiée dans votre numéro de janvier dernier. M. Meuilleur n'est pas le fermier de MM. Dawes, mais bien de M. J. G. Lanthier, et le silo dont M. Beaubien fait mention a été construit il y a deux ans sous la direction de M. Lanthier lui-même, à qui revient l'honneur d'avoir inauguré cette excellente institution des silos au Nominique. L'an dernier, M. Lanthier fit remplir son silo avec une récolte d'avoine verte qui promettait beaucoup, mais que son colon, ayant semé très tard sur un nouveau défrichement, avait infailliblement perdue s'il n'avait eu ce mode de conservation.

Cette conserve, qui fut excellente, dura une partie de l'hiver, et fut consommée avec avidité par le bétail de M. Meuilleur. Cette année son silo est encore bien rempli, ce qui va lui permettre d'hiverner en bonne condition huit à dix têtes de bétail.

Il y a à peine trois ans que M. Lanthier installa son colon sur ses lots, et déjà l'avenir de ce jeune établissement est assuré.

Que ces quelques remarques soient faites sans préjudice aux